

LA  
**RELIGION DE LITTRÉ**  
D'APRÈS LUI-MÊME

---

Morceaux choisis par le D<sup>r</sup> JABELY

---

Toujours le rationalisme précède et fonde. Lui seul subjugué l'esprit dont l'insurrection formidable brisa le paganisme et brisa présentement le christianisme. Or, devant l'Idéal nouveau qui se forme, il n'est plus d'insurrection pareille à redouter ; car le connaître est le but suprême de toute science...

Jadis et conformément au milieu où elles agissaient, la théologie et la métaphysique sa servante donnèrent leur démonstration de l'existence divine. Semblablement la science positive donne aujourd'hui la démonstration de l'existence de l'Humanité. — LITTRÉ.

---

DISTRIBUTION GRATUITE PAR L'AUTEUR-ÉDITEUR

---

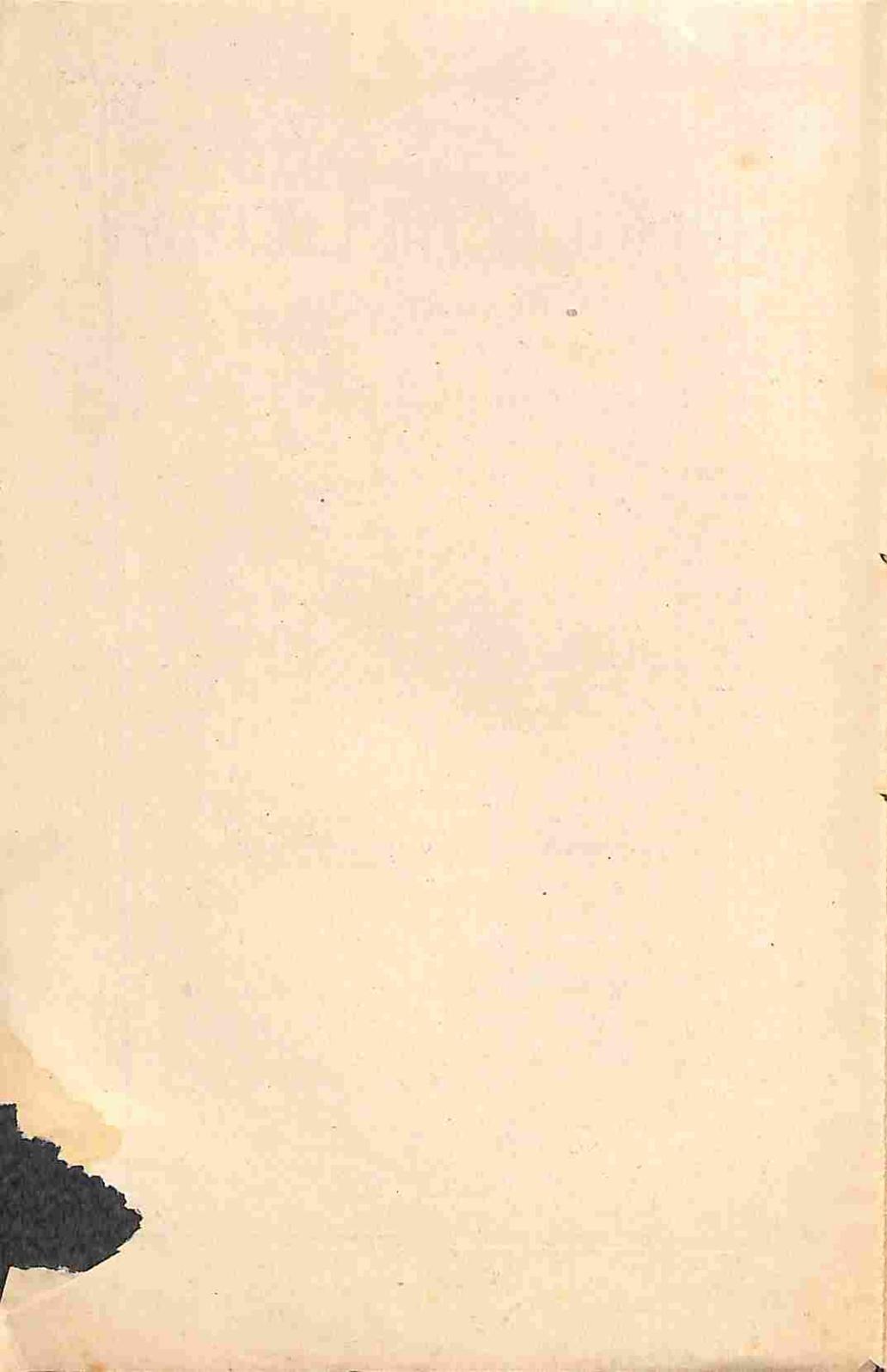
**EN VENTE AU BÉNÉFICE DE L'ŒUVRE**  
Au Siège de la « Société Positiviste d'Enseignement populaire supérieur »  
10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

---

1894

---

**PRIX : 20 CENTIMES**



## LA RELIGION DE LITTRÉ

---

« Je suis de la religion de Littré, » a dit quelque part Edmond About.

Quelle fut cette religion du laborieux lexicographe, du célèbre auteur du grand Dictionnaire de la langue française, de l'académicien deux fois membre de l'Institut, dont la dignité de sénateur inamovible couronna la carrière? Peut-être pour quelques-uns sera-t-il intéressant de le savoir.

Au double point de vue de l'évolution du langage et de l'évolution religieuse, l'influence de Littré est de celles qui méritent d'être notées : par son Dictionnaire, il aura largement contribué à donner un moule aux idées nouvelles, à fixer notre langue, à préciser et à régulariser le sens des mots dans la voie scientifique; de même, par ses publications philosophiques, qui, des premières, signalaient aux penseurs l'œuvre d'Auguste Comte dont il ne cessa de se proclamer le disciple, il aura contribué à vulgariser la doctrine que ce grand novateur a fondée sous le nom de Positivisme et qu'on peut appeler la grande synthèse morale et religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle.

Littré a écrit sur le Positivisme et sur la religion de l'Humanité, qui est l'aboutissement moral de ce grand système philosophique, de fort belles pages, très dignes de vivre, de revoir le jour et de se répandre. Nous en empruntons quelques-unes à un livre qui fut édité en 1852 sous le titre de *Conservation, Révolution, Positivisme*, et qui n'était que la collection d'articles parus depuis 1844 dans un journal de l'époque, le *National*.

Parmi les coupures ci-dessous, nous donnons en tête, sous la rubrique *Progrès généraux du Positivisme*, une partie de la préface de ce livre.

---

Peu de temps après cette publication, après le coup d'État de décembre et à l'occasion de cet événement politique, les relations amicales que Comte et Littré avaient eues jusque-là s'altérèrent. Ce dernier se retira de la société positiviste et fit au sujet des conceptions religieuses du Positivisme des restrictions de plus en plus accentuées. Après la mort du grand philosophe survenue en 1857, tout en continuant à se dire son disciple, il les désavoua même plus ou moins catégoriquement. — Peut-être céda-t-il à des influences de milieu, des influences académiques. Comte avait fort malmené les académies qu'il appelait, lui seul pouvait se permettre de parler de la sorte, « l'émeute permanente des médiocrités contre les vraies capacités ». — Quoi qu'il en soit, c'est par de tels désaveux, par une telle reculade que Littré encourut de la part de disciples plus fidèles aux enseignements de Comte le reproche d'avoir défiguré le Positivisme, d'avoir, voulant faire école à son tour, essayé de réduire cette grande synthèse morale à un stérile dilettantisme philosophique et d'autant plus amorti la force d'expansion de cette éminente doctrine que son adhésion première avait eu plus d'éclat.

Littré, quoiqu'il en eût, resta toujours imprégné de l'Idéal qui l'avait séduit à l'époque de sa maturité, de sa pleine vigueur d'esprit. Il avait cinquante ans environ lorsque parurent les susdits articles. Jusqu'à la fin (il mourut en 1881) il y revint sans cesse et comme malgré lui. Il suffit pour preuve de détacher quelques passages de la seconde édition du livre indiqué ci-dessus : *Conservation, Révolution, Positivisme*. Dans cette édition qui parut en 1879, c'est-à-dire deux années seulement avant le décès de l'auteur, celui-ci fait suivre chaque article, à son rang chronologique, de *remarques* par lesquelles, revisant à trente ans de distance ses propres idées, il fait la critique de celles de ces idées qu'il tenait de Comte. Sous la rubrique *Revision en 1878*, nous donnons à la fin de ce petit recueil les passages les plus saillants de ces remarques. De cette révision, de cet examen de conscience presque *in extremis*, la méthode, la philosophie positive restent indemnes ; quant à la religion de l'Humanité, quoique battue en brèche, elle survit quand même et perce entre les lignes comme il sera facile de le voir et comme le prouverait suffisamment cette seule phrase où Littré compare les anciennes et les nouvelles religions : « Je n'ai donc aucunement exagéré les services des religions en leur temps et à

leur point. M. Comte a pensé que la nouvelle religion, celle de l'Humanité, aurait même vertu pour produire un cycle fécond de morale, de pratique, de science, d'art et d'industrie. *La vérité est qu'il faudra bien qu'à mesure que le régime positif prendra des forces, il se fasse quelque chose en ce sens.* »

Ceci dit et notre prose étant loin de valoir celle de Littré, nous nous hâtons de lui laisser la parole en donnant d'abord quelques notes autobiographiques.

Littré naquit à Paris en 1801. Après avoir fait de bonnes études universitaires dans cette ville, au lycée Louis-le-Grand, il se destina à la médecine qu'il délaissa pour la carrière littéraire.

« J'étais, écrit-il en 1878, trois ans avant sa mort, un obscur étudiant en médecine. Interne des hôpitaux, je joignais à mon mince traitement (le logement, 400 fr. par an et la nourriture le jour de garde) quelques leçons et quelques traductions pour vivre et continuer ce que je croyais devoir être ma carrière... »

» Quand les ordonnances de juillet parurent, je n'hésitai pas à me jeter dans l'insurrection, grave décision que bien des camarades de même opinion que moi et bien plus résolus de caractère s'abstinrent de prendre... Les relevés, longtemps après, nous apprirent que les Parisiens avaient eu neuf cents tués, tandis que la troupe n'avait perdu que cinquante hommes. La supériorité était bien réelle. Mais elle ne servit de rien; le champ de bataille, c'est-à-dire Paris, était resté à l'insurrection... »

» Je ne commençai à percer qu'après l'apparition du premier volume de mon édition d'Hippocrate qui m'ouvrit l'entrée de l'Académie des inscriptions en 1839... Plus tard, des publications médicales, les soins que je donnai à la propagation de la philosophie positive propagèrent mon nom de divers côtés. Enfin mon Dictionnaire de la langue française acheva d'étendre notablement ma réputation... Ce succès dépasse mon ambition et satisfait ma vieillesse... Ceux qui survivent héritent, sans autre effort que d'avoir vécu, de toutes les vacances que la régularité de la mort produit incessamment parmi les générations contemporaines... »

» Sur ce fonds littéraire, vinrent trancher *les études médicales*. . . *Je ne doute pas que ce ne soit cette part du savoir positif qui m'a préparé à comprendre et à accepter la philosophie positive, acceptation qui a été un point cardinal en ma vie et dont je me loue ici après quarante ans d'expérience.*  
— 1878. »

Litré ne fut pas un initiateur; il fut, ce qu'il a très bien dit lui-même, un érudit et un disciple, un disciple de Comte. « J'ai été quelquefois bien téméraire, et maintenant que l'œuvre de mon Dictionnaire de la langue française est finie, je trouve, quand je me retourne en arrière, que ce fut une grande témérité de l'entreprendre; combien de fois, dans le cours du travail, n'ai-je pas désespéré de le mener à terme et regretté la responsabilité que j'avais encourue envers les miens et envers mon éditeur! Devant cette témérité je ne recule pas; mais partout ailleurs, j'aurais pu être un bon soldat, je n'aurais pas été un bon capitaine. »

Pour faire connaître le moral de Litré, nous empruntons les passages suivants au livre du R. P. Gruber : *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, traduit de l'allemand par M. l'abbé Mazoyer, du clergé de Paris (Lethiel-leux, 10, rue Cassette) : « Il faut avouer qu'il possédait de » nombreuses vertus naturelles, et qu'il avait, à un degré » extraordinaire, d'excellentes qualités... »

» Quant à la tolérance dans laquelle les libres-penseurs » voient volontiers le résumé de la perfection morale, celle » de Litré était vantée comme une merveille. Un trait de sa » vie domestique lui valut, sous ce rapport, une réputation » qui rendit sa tolérance proverbiale parmi les libres-pen- » seurs. M<sup>me</sup> Litré était une fervente catholique. Elle n'a- » vait qu'une fille, Sophie, que sa mère éleva dans ses » croyances. Litré s'était d'abord proposé d'exposer ses » propres théories à sa fille, quand elle serait parvenue à » l'âge de raison, afin que l'enfant pût choisir librement. » Mais lorsque le moment fut venu, il renonça à son dessein : » « L'expérience, » disait-il, « ne valait pas les larmes qu'elle » aurait fait verser. » Jamais il ne contraria en rien sa femme » et sa fille, qui pratiquaient régulièrement la religion ca- » tholique et fréquentaient souvent l'église... Il s'abstint » toujours de toute parole qui aurait pu les blesser dans » leurs pieux sentiments.

» Cette douceur et cette tolérance pour les convictions re- » ligieuses, dont Litré faisait preuve dans la vie domestique, » on les retrouve en quelque sorte jusque dans sa propagande » en faveur du positivisme, mission qu'il regardait comme » la plus importante qui fut jamais.

» Dans ses écrits positivistes il répète avec insistance qu'il » ne parle point pour ceux qui trouvent encore leur repos » dans les antiques croyances. Il ne veut pas livrer les cœurs » au tourment du doute ni semer la discorde dans les fa-

» milles ; il veut simplement offrir un point de ralliement à  
» ceux qui par la perte de leurs convictions religieuses, se  
» voient pour ainsi dire « jetés à la rue, en quête d'un nou-  
» veau gîte... »

» Littré était bon non seulement pour les siens qu'il ai-  
» mait tendrement, mais pour les étrangers. Durant ses va-  
» cances à la campagne, il prenait un plaisir particulier à  
» secourir les pauvres par ses aumônes et en donnant des  
» consultations aux malades. Il recueillait des offrandes  
» afin de pouvoir rendre sa charité plus efficace. Il se mon-  
» trait volontiers généreux lorsque les Sœurs de charité lui  
» recommandaient quelque nécessiteux. La nièce de M. de  
» Lamartine, M<sup>m</sup>e de Pierreclos, appelait Littré, à cause  
» de ses vertus naturelles, « un saint qui ne croit pas en  
» Dieu. »

Il ne sera pas inutile de faire remarquer que, à l'époque où Littré écrivait les lignes qui vont suivre, c'est-à-dire de 1844 à 1852, la construction morale et religieuse de Comte n'était qu'ébauchée. Littré contribua pour une petite part à cette édification. Il collabora au calendrier positiviste. Toutefois le disciple ne suivit pas le maître dans les conséquences logiques de son œuvre. Il refusa d'en admettre le développement cultuel.

De nos jours, en effet, c'est chose qui semble bien nouvelle qu'un culte qui ne s'adresse pas à des êtres surnaturels. Chez les Romains, c'était au contraire chose fort ordinaire que de dresser des temples aux mortels. La plupart des Césars, la plupart des grands hommes, des patrons de l'ancienne Rome n'eurent-ils pas leurs prêtres, leurs autels ?

Qu'est-ce donc que le culte positiviste ? Le culte positiviste est, avant tout, un moyen d'éducation, un moyen d'instruction, de culture générale ; un moyen d'éducation applicable à tous les âges, à l'enfant, à l'adulte, au vieillard même, car l'éducation est de toute la vie ; car à tout âge l'homme a besoin que quelqu'un, quelque chose lui enseigne, lui rappelle ses devoirs ; le culte positiviste est donc un moyen général de culture et de moralisation ; il est en outre un moyen de systématiser les fêtes publiques et de les mettre mieux en harmonie avec la raison moderne que ne le sont les fêtes catholiques et chrétiennes.

Présentement le culte positiviste n'est représenté que par de simples conférences, par des commémorations qui ne sont actuellement que fort modestes ; mais les plus grandes choses n'ont-elles pas toujours de modestes commencements ? D'a-

près sa légende même, le Christianisme n'a-t-il pas commencé à l'étable de Bethléem ? Les premiers apôtres de Jésus ne furent-ils pas de simples artisans ? Saint Paul, le grand saint Paul lui-même, l'apôtre des Gentils, l'organisateur et le véritable fondateur du Christianisme, ne fut-il pas tapissier et ne travailla-t-il pas manuellement à construire des tentes ? Mahomet, qui, lui aussi, fit de très grandes choses, ne fut-il pas dans sa jeunesse simple gardeur de troupeaux ? Plus tard, au fur et à mesure de l'augmentation des ressources, interviendront, pour le positivisme comme ils sont intervenus pour le catholicisme, mais avec encore plus de puissance et d'éclat, la musique, les chants, les projections lumineuses, les arts de la couleur et de la forme, architecture, peinture, sculpture, tous les moyens d'émouvoir et d'exciter en nous de nobles sentiments.

Prenons un exemple : la religion positive en fêtant les centaines des vrais grands hommes, en célébrant leurs anniversaires, en commémorant les bienfaiteurs de l'humanité : Moïse, saint Paul, Mahomet, Bouddha, Confucius, et pour citer des noms plus modernes : Newton et Galilée, saint Vincent de Paul, l'abbé de l'Épée, Franklin, la religion positive, en fêtant de tels hommes, nous initie à leurs travaux, nous rappelle leurs services, fait revivre à nos yeux leur exemple, nous invite à pratiquer leurs vertus, nous pousse à continuer leur œuvre. L'Église fait-elle autre chose en glorifiant les saints ? Toute la différence c'est que les saints du catholicisme ne sont que les saints plus ou moins obscurs d'une secte tandis que ceux du positivisme sont des saints universels, des saints que pourront, que devront honorer toutes les nations, des saints illustres dont la glorification, au lieu d'obscurantisme et de superstition, sera un moyen d'instruire et d'éclairer les masses ; des saints dont la commémoration au lieu de guerres et de persécutions sera un moyen de concorde et d'union, d'universelle pacification. Quoi de plus suggestif qu'un tel culte ? Quoi de plus rationnel et de plus instructif ? L'histoire des grands hommes ne résume-t-elle pas d'une façon concrète l'histoire même de l'humanité ? Et quel large esprit, quel bienfaisant esprit de tolérance et de paix !

Autre exemple : le culte intime et privé a pour but de nous rappeler fréquemment nos devoirs et par suite d'aider à leur accomplissement ; telle la prière : la prière des positivistes ne consiste pas comme celle des anciennes religions théologiques à demander à des puissances imaginaires des biens et

des faveurs qu'elles ne peuvent nous donner. La prière telle que la conçoit le positivisme n'est qu'un élan du cœur vers l'amour et le bien; une occasion fréquente, régulière de penser à ceux qu'on aime et qu'on révère, à ceux qui souffrent; une élévation de l'âme vers les sentiments de gratitude et de vénération, un *sursum corda*, un procédé d'auto-suggestion en faveur des idées de devoir et d'abnégation. La prière, au sens positif du mot, c'est-à-dire conçue d'après l'expérience et la raison philosophique, a donc pour but de nous améliorer, de nous faciliter l'accomplissement de nos devoirs en nous les rappelant. Elle nous ramène de nos préoccupations individuelles et égoïstes au sentiment de la situation générale et de nos obligations domestiques et sociales. Elle nous apprend à mieux penser pour mieux agir en nous rappelant que, vivant par la Famille, la Patrie et l'Humanité, nous devons en retour vivre et travailler pour elles jusqu'à notre dernier soupir et au besoin mourir pour elles. Quoi de plus noble et de plus réconfortant que la prière quotidienne ainsi comprise? C'est celle de Titus et celle de Franklin.

Le culte, en un mot, doit être au moral ce que sont au physique les ablutions et les douches, un moyen de réconfort et de purification (Mignonneau).

De même qu'à toute religion il faut un culte, il lui faut aussi un personnel enseignant ou sacerdoce. De même qu'il faut un gouvernement temporel, il faut en outre un gouvernement spirituel. Le premier fait appel à la force. Le seul moyen pour le second de s'établir ou de se maintenir est la persuasion. C'est par ces seules armes que le Positivisme, d'ici à quelques siècles, prétend rallier le globe.

Jeunes hommes, méditons ces leçons. Abordons ce noble et grand sujet, gravissons ce chemin, un peu rude peut-être, c'est le sentier du bien et de la vérité. Escaladons ces pentes un peu âpres sans doute; mais quels riants sommets! Quelle claire vision de toutes choses! Quel souffle pur on respire à de telles hauteurs! Quel bien-être et quelle majesté!

« Jeunes gens, jeunes gens, disait Pasteur à la fête jubilaire de ses soixante-dix ans, confiez-vous à ces méthodes sûres (l'observation et l'expérience), à ces méthodes puissantes dont nous ne connaissons que les premiers secrets. Et tous, quelle que soit votre carrière, ne vous laissez pas atteindre par le scepticisme dénigrant et stérile, ne vous laissez pas décourager par les tristesses de certaines heures qui passent sur une nation. Vivez dans la paix sereine des laboratoires et

des bibliothèques. Dites-vous d'abord : Qu'ai-je fait pour mon instruction? Puis à mesure que vous avancerez : Qu'ai-je fait pour mon pays? jusqu'au moment où vous aurez peut-être cet immense bonheur de penser que vous avez contribué en quelque chose au progrès et au bien de l'humanité. Mais que ces efforts soient plus ou moins favorisés par la vie, il faut, quand on approche du grand but, être en droit de dire : J'ai fait ce que j'ai pu. »

Ayons l'ambition de devenir des hommes utiles et vaillants. Pour le vrai patriote, le temps de servir son pays n'est pas seulement celui de la guerre et des révolutions; c'est aussi, c'est surtout dans la paix; c'est aujourd'hui, c'est demain; c'est sans trêve et toujours. C'est servir son pays et superlativement et de la plus féconde et plus noble façon qu'étudier, produire, apprendre et enseigner. Cette pensée reconforte. Elle relève et vraiment ennoblit le travail.

Nos pères, jadis, méprisaient le travail comme entaché de servilisme. Ils ne trouvaient de noblesse qu'aux travaux de la guerre. Aujourd'hui la guerre se fait rare. Il n'y a plus d'esclaves, plus de serfs, mais seulement des citoyens plus ou moins dévoués à leur pays et à la fortune publique. Ayons toujours les yeux fixés vers ce noble but : être utile, servir. Il relève la dignité du moindre travailleur, du plus humble manœuvre. Notre labeur porte en lui-même sa propre récompense. Ce que nous sèmerons, nous ou les nôtres ou nos arrière-neveux, nous le récolterons. Et si tous ne peuvent avoir même succès, arriver aux honneurs, si la plupart ne doivent que rester dans le rang, tous peuvent au moins faire de bons ouvriers et, comme le dit Littré, de bons soldats, aider à la victoire contre la misère et l'ignorance et, comme vers une terre promise, marcher vers le bonheur par le sentier moral que nous enseigne Comte : le bonheur dans le devoir accompli et dans la vertu. Les gens heureux sont les gens sages, honnêtes et vertueux.

Mais la vertu, mais la sagesse, cela s'apprend, cela s'enseigne par la parole et par l'exemple, par théorie et par pratique. Si une certaine finesse de race, si une certaine noblesse de sentiments se transmettent par hérédité, par contre, l'éducation, l'exemple, le raisonnement, les lectures ont leur part, grande part d'influence. De même que le milieu cosmologique fait beaucoup pour le développement physique, de même le milieu sociologique fait beaucoup pour le développement moral. Ceci est un lieu commun à force d'être vrai. Hé bien, cette haute culture est toute une science, tout un

art, la science et l'art suprêmes et qu'on pourrait appeler l'art du bonheur; bonheur public et bonheur privé.

Pour améliorer l'homme, il faut le connaître; tout s'enchaîne. Cette connaissance de l'homme est le but suprême de la science, de même que l'amélioration de l'homme est le but suprême de l'art. Ce haut enseignement, cette haute culture, c'est proprement l'une des fonctions du sacerdoce, du sacerdoce à venir, du sacerdoce normalement, philosophiquement compris. Et ce sera dans les siècles à venir la grande gloire de Comte d'avoir établi ces grandes vérités.

Benévent-l'Abbaye (Creuse), octobre 1894.

D<sup>r</sup> A. JABELY.

---

## FRAGMENTS DE LITTRÉ

---

### Progrès généraux du Positivisme (préface — 1852).

Il est incontestable que, depuis un petit nombre d'années, le positivisme a fait de notables progrès en France et hors de France. S'il s'agissait d'une chose purement scientifique, telle que la découverte du système du monde par Newton, la théorie de la combustion par Lavoisier, l'institution de l'anatomie générale par Bichat, ce seraient sans doute des événements fort importants qui, toutefois, n'intéresseraient immédiatement que les savants de profession et n'auraient d'autre résultat que d'avancer la dissolution des notions théologiques et métaphysiques et d'être les leviers de la grande révolution occidentale. Autre et plus capitale, est l'introduction du positivisme parmi les affaires du monde et au sein de la ruine croissante de l'ancien ordre social. Tout ce qui s'est fait depuis l'ébranlement (1789) a eu pour objet, voulu ou non voulu, de hâter cette ruine, sans cependant rien remplacer; ce qui se fait aujourd'hui a pour objet d'y substituer un nouvel ordre social, seul moyen d'en finir aussi bien avec la rétrogradation qu'avec la révolution, aussi bien avec l'anarchie des conservateurs que celle des révolutionnaires.

Outre la voie de propagation individuelle, qui conquiert des assentiments complets et fait des prosélytes et des apôtres, il est une voie de propagation générale qui dissémine les idées positives. Sans doute, il ne germe d'abord que celles qui sont le plus en rapport avec le sol actuel, mais le sol actuel est heureusement préparé. D'une part, le sentiment social inculque de plus en plus la généreuse croyance qu'il n'est plus de véritable morale que celle qui consacre les forces de tous au service de tous; d'autre part, l'impuissance des restaurations à rien rétablir et l'impuissance connexe des révolutions à rien édifier, se prouvant toujours par le fait, affaiblissent incessamment les préjugés soit conservateurs, soit révolutionnaires. De plus, comme parallèlement, les vieilles autorités s'ébranlent davantage de jour en jour en Europe, les obstacles diminuent aussi qui s'opposent aux saines notions et aux saines applications.

Dans l'ordre spirituel la théologie, dans l'ordre temporel la royauté ne suffisent plus à leur office; la révolte passe incessamment des consciences dans les actes. Donc, toute théologie, toute royauté s'en

vont. La base religieuse et la base politique tombent l'une sur l'autre, la première n'étant pas plus valable pour les intelligences modernes que la seconde pour les besoins modernes. Mais cette chute d'un côté, et de l'autre l'impossibilité de rien refaire de définitif et de clore la révolution occidentale, témoignent qu'il faut en effet créer, pour l'ordre social qui tend à naître, un système spirituel qui rallie les intelligences et les cœurs, un système temporel qui, au lieu de la guerre, intronise l'industrie. A l'aide d'un tel aperçu, qui n'est autre que l'histoire même, on saisit tout d'abord l'insuffisance radicale de tous les socialismes qui, laissant en dehors la partie spirituelle, éducation, morale, religion, prétendent régler les intérêts matériels indépendamment de ces intérêts supérieurs; comme s'il était possible de modifier l'effet sans modifier la cause, et comme si la constitution matérielle de la société n'était pas sous la dépendance étroite de la constitution spirituelle! D'un tel aperçu, encore, il résulte qu'au delà de l'état révolutionnaire, est un état définitif qui dépend de la reconstruction de nouvelles croyances et de nouvelles mœurs, et que nous sommes non pas dans un éternel va-et-vient d'oscillation, mais dans une *transition* qui a une issue déterminée. En effet, cette base intellectuelle et morale qui manque à la vieille société, puisque sa théologie s'en va, qui manque aux socialismes naissants, puisque là-dessus ils se déclarent incompetents, est pleinement rétablie par les notions positives. Elles redonnent (seul moyen d'y réussir, puisque les croyances surnaturelles, qui en ont été jusqu'à présent les gardiennes sont dans un discrédit croissant et irrémédiable), elles redonnent à l'idée d'ordre une consécration solennelle en le fondant sur l'ensemble des lois naturelles qui gouvernent le monde, la vie et la société; elles assurent le progrès en mettant la raison humaine, l'imagination humaine, la sensibilité humaine, l'activité humaine dans une voie où elles ne doivent plus se heurter contre les contradictions avec la réalité, contradictions inévitables quand régnait un surnaturalisme fictif. . .

J'engage vivement mes lecteurs à réfléchir sur cette idée d'une transition que nous traversons. Plus ils examineront à ce point de vue l'état actuel non seulement de la France, mais de l'Occident tout entier, plus ils reconnaîtront la réalité d'une telle notion, et plus mille indices qui ne les frappent pas leur apparaîtront visibles et tangibles. Une transition implique un passé d'où l'on sort, un avenir où l'on tend; le passé d'où l'on sort est manifeste; c'est le régime catholico-féodal, qui lui-même était l'héritier du régime polythéistique gréco-romain, qui lui-même dérive des théocraties orientales, qui elles-mêmes, bien que perdues dans la nuit des temps, sont rattachées par une saine théorie historique au fétichisme primordial, première expansion des sociétés humaines. Mais l'avenir où l'on tend, quel est-il? Là-dessus il n'est, à vrai dire, aucune école qui ait une réponse; car la réponse pour être réelle, devrait avoir une bien plus grande portée que ne se l'imaginent les plus hardis, les plus téméraires dans leurs conceptions rénovatrices. Il s'agit, en effet, d'une réorganisation des croyances et de l'activité; des croyances par un nouveau dogme; de l'activité par un nouveau régime.

Les socialistes (je laisse de côté les révolutionnaires, la fonction de ceux-ci est épuisée et leurs vrais fils sont les socialistes, qui songent sérieusement à sortir du chaos négatif), les socialistes que tentent-

ils? S'occupant uniquement de réformes temporelles, ils s'appuient dans l'ordre spirituel, suivant leur degré d'émancipation théologique, soit sur le catholicisme ou le protestantisme, soit sur le déisme, soit sur l'athéisme. Mais le catholicisme et son diminutif le protestantisme ont une conception du monde qui fut jadis suffisante, mais qui est maintenant tellement arriérée qu'elle se trouve en contradiction et en lutte de tous les côtés avec la science moderne; comment dès lors indiqueraient-ils les nouvelles croyances et la nouvelle activité? Rien ne peut plus sortir de leur sein; ils ont donné tout ce qu'ils avaient à donner, et la révolution s'éterniserait s'ils étaient l'unique ressource de la société. Le déisme a encore moins d'efficacité: dépourvu du passé social qui fait la gloire du catholicisme, il n'ouvre aucune vue sur l'avenir; stérile création d'une conception subjective, sa nullité est complète pour une reconstruction des croyances et des mœurs. Enfin, l'athéisme, outre qu'il est tout autant subjectif que les autres théologismes, a ceci d'aggravant, qu'il est purement négatif; loin de pouvoir supporter une base nouvelle, il n'est propre qu'à ruiner et à détruire, n'opposant aucune digue aux divagations, aux aberrations, aux sophismes qui compromettent le plus dangereusement la stabilité sociale. Si bien que les socialistes sont inévitablement placés en ce dilemme: ou prendre pour point d'appui de leurs innovations temporelles une doctrine théologique qui n'enseigne rien sur la valeur de ces innovations et ne dispose ni les esprits ni les cœurs à les accepter; ou les laisser sans aucun appui spirituel, impuissants dès lors à calmer les craintes légitimes que suscite une pure négation.

Donc, un nouveau dogme, un nouveau régime, un nouveau culte doivent surgir, afin qu'une nouvelle société prenne la place de l'ancienne.....

Le dogme nouveau donne une conception générale du monde. Éliminant définitivement toutes les volontés surnaturelles connues sous le nom de dieux, d'anges, de démons, de providence, il montre que tout y obéit à des lois naturelles. Un ensemble de notions, partant des plus simples, c'est-à-dire des nombres, des formes et des mouvements, passe par la théorie des corps célestes, arrive aux phénomènes physiques et chimiques, atteint l'organisation de la vie, et s'élève enfin jusqu'aux sociétés et à leur développement. C'est la notre catéchisme et comme il faut qu'un catéchisme soit su de tous, on comprend comment l'éducation doit embrasser toutes ces notions et être universelle. On comprend en même temps (et je m'arrête pour appeler l'attention du lecteur sur cette réflexion) comment un tel ensemble, résultant de l'élaboration séculaire des sciences, enfin coordonnées en une seule science, n'a pu surgir qu'après toutes ces élaborations isolées; comment tout ce qui précède est à vrai dire une longue transition; comment la théologie, sous ses formes sociales, fétichisme, polythéisme, monothéisme, a tenu d'une main bienfaisante les rênes du monde pendant l'enfance des sociétés, et comment nous devons avoir respect et reconnaissance pour ces âges, où nos aïeux ont déposé les germes de ce qui se développe pour nous. Un seul coup d'œil jeté sur ce dogme nouveau nous révèle toute la direction et tout le sens de l'histoire.

Etablissant toutes les conditions qui nous régissent tant du côté du monde inorganique que de celui de la vie et de la société, ce

*dogme nouveau met le frein véritable, enseignant ce qui se peut et ce qui ne se peut pas dans la modification, de l'ordre naturel et dans le perfectionnement de notre situation. Là se ferme la porte aux divagations révolutionnaires. Et il n'a rien de fortuit et de conventionnel, car il n'est que le sommaire philosophique, le résumé suprême. L'épanouissement religieux du travail scientifique qui se poursuit depuis l'origine des sociétés, et qui, de notre temps, illumine d'une révélation nouvelle notre passé, notre présent et notre avenir. Il parle à la raison, et il sera entendu, car les sociétés, sortant de leur enfance, touchent à l'âge adulte; il parle au cœur et il sera entendu, car l'âge des luttes sanglantes touche à sa fin, et une fraternité bienheureuse s'infiltré entre les nations, et l'immense population prolétaire arrive à la plénitude de la vie sociale.*

Jusque-là, le développement social a été spontané, aveugle, sans que rien de systématique le rendit plus rapide, plus sûr et meilleur. C'est ce système qu'apporte le dogme nouveau, conciliant seul l'ordre et le progrès: l'ordre, en le fondant sur l'ensemble des lois naturelles; le progrès, en le rattachant à la modification de ces lois naturelles par l'intervention bienfaisante de l'intelligence et de l'activité.

Un dogme nouveau appelle un régime nouveau. Je nomme régime l'ordre temporel qui s'établit sous la direction d'un ordre spirituel.... Les chefs industriels s'élèvent, chefs destinés à un rôle bien autrement considérable que le rôle de ceux qui les ont précédés dans l'histoire... Grands seront leurs devoirs: travail, éducation, femme restant à la maison, enfants soustraits aux labeurs abrutissants, voilà ce qu'ils devront assurer au prolétaire. Et ici, chacun touche du doigt comment les mesures immédiates ne sont pas efficaces; comment les mesures efficaces ne peuvent être immédiates; comment, en un mot, la réforme temporelle dépend de la réforme spirituelle; comment enfin un dogme nouveau est nécessaire pour un régime nouveau.

Avec le dogme, avec le régime ainsi renouvelés, est-ce que l'idéal, est-ce que la poésie ne serait pas renouvelée aussi? Et, tandis que nos idées seraient réglées par le dogme et notre activité par le régime, serait-il possible que notre imagination, notre amour inné du beau, nos sentiments de piété et de vénération, nos émotions sublimes ou touchantes restassent inoccupés et livrés au regret de ce passé catholique où tant de ferveur et de charme intime ont captivé les âmes, de ce passé païen où tant de splendeur et de beauté ont captivé les yeux? Non, sans doute, et en effet *le dogme nouveau nous révèle une grande et suprême existence qui est notre idéal, notre poésie, notre culte: l'Humanité.* Nos aïeux les plus reculés ne l'ont pas connue; et pourtant nous remercions ces humbles adorateurs des fétiches de nous avoir préparé les premiers arts, les premiers outils et les rudiments de la vie. Les païens ne l'ont pas connue, et pourtant nous les remercions d'avoir ébauché les sciences, jeté la poésie à torrents sur la terre, et semé tant de germes excellents du bon et du beau. Les monothéistes ne l'ont pas connue, et pourtant nous les remercions d'avoir profondément amélioré la morale, mis la femme à une plus digne et plus noble place, et rempli tout le moyen âge de leur charité pénétrante et de leurs aspirations chevaleresques. Ainsi, l'humanité, en se révélant à nos yeux, illumine tout son passé et, du même coup jette un rayon sur l'avenir lointain.

Dès aujourd'hui la porte est ouverte aux grandes entreprises, aux labeurs infinis, aux conceptions qui captivent et absorbent. Une carrière sans bornes s'étend devant nous. Voilà un dogme, voilà un régime, voilà un culte qu'il s'agit de développer, de propager, de prouver! Que de travaux pour la génération qui arrive! Que de fécondes occupations! Quel remaniement de toutes nos idées, de tous nos sentiments, de toute notre activité!

### Décadence des Idées surnaturelles, théologiques et métaphysiques (1849).

Tout le travail de la science a eu pour résultat de démontrer que nulle part il n'y a place pour l'intervention des dieux d'aucune théologie. A la vérité les histoires rapportent un grand nombre de faits merveilleux où la puissance divine prend un corps, agit directement et se manifeste. Mais la critique historique a frappé d'un doute général toutes ces relations, en montrant que les unes n'avaient aucune authenticité et que celles qui étaient authentiques ne devaient leur caractère surnaturel qu'aux croyances des hommes d'alors. De la sorte, le miracle s'est trouvé en déchéance complète; impossible à montrer dans le présent, impossible à démontrer dans le passé, il n'a plus empêché de voir le monde tel qu'il est, c'est-à-dire une trame impénétrable de causes et d'effets, à laquelle l'esprit ne peut concevoir ni commencement ni fin. Or, qui ne comprend que le miracle est la seule preuve positive de l'existence des êtres surnaturels, et que les preuves dites métaphysiques ne peuvent à cet égard valoir le moindre témoignage? C'est de la sorte que la racine des croyances théologiques s'est desséchée et se dessèche de plus en plus dans la conscience moderne.

Il en est de même de l'opinion concernant la perpétuité des individus après la mort. Cette opinion, quels que soient les préjugés ordinaires là-dessus, ne fait point partie intégrante de l'idée religieuse. Il suffit de rappeler qu'une foule de peuples sauvages n'ont aucune notion sur l'immortalité des âmes; qu'avant l'ère chrétienne une partie des Juifs rejetait positivement cette doctrine et qu'aujourd'hui encore l'immense religion du bouddhisme en est dépourvue. La science n'a pu constater un fait quelconque de vie après la mort; et aussi comme un étang qui n'est plus alimenté, l'opinion de la perpétuité individuelle baisse progressivement.

Tel est le résultat de la longue critique que la science a exercée, dès l'origine, sur le théologisme, résultat ni cherché, ni prévu, ni voulu, et qui, se réalisant ainsi, est le jugement même de l'histoire. Mais, à son tour, la critique si elle veut être du XIX<sup>e</sup> siècle et non du XVIII<sup>e</sup>, ne doit pas être négative. En d'autres termes, la révolution doit, ici comme ailleurs, passer à une action positive, si elle entend résoudre le problème social qui est posé.....

### Évolution intellectuelle et nouvel Idéal.

L'homme a commencé par prêter ce qu'il sentait en lui, intelligence et volonté, aux êtres de la nature ; puis il a idéalisé l'homme ; enfin l'humanité elle-même est entrée dans la conception religieuse. Et comment en aurait-il pu être autrement ? Les êtres surnaturels, que la science a si longtemps cherchés vainement, ne se sont pas offerts davantage aux mortels des premiers âges. Mais ce qui s'est constamment offert à eux, c'est le sentiment de leur propre nature. Là, ils ont puisé ; et à mesure que ce sentiment se généralisait et s'épurait, des types religieux plus parfaits apparaissaient dans le monde. *Les religions sont la mesure du progrès des choses.*

Conduits de la sorte jusqu'au temps présent par la filiation historique, il ne nous reste plus qu'à faire sciemment ce qui a été insciemment fait par nos aïeux, à retirer les derniers voiles, et à prendre déterminément l'humanité pour idéal de nos pensées, pour centre de nos affections ; pour but de notre activité et de nos services, pour objet de nos fêtes. Et ici un contraste se présente : le travail métaphysique moderne aboutit sous nos yeux, soit au panthéisme, soit au déisme, soit à l'athéisme. Le panthéisme, s'il pouvait jamais acquérir quelque consistance et sortir du vague où il n'a rien de réel, tomberait dans une sorte de fétichisme, sans aucune des compensations qui appartiennent à ce régime antique. Le déisme recule vers Jéhovah ou vers Allah, et cela sans prophète, sans culte, sans rien en un mot de ce qui fit le rôle social des religions. Enfin l'athéisme, qui spéculé sur la nature, sur les atomes, sur les causes et l'origine du monde, n'est qu'une forme de théologisme, moins rationnelle que l'ancienne, puisqu'il prétend traiter les mêmes problèmes, sans y appliquer le seul mode que ces problèmes comportent, à savoir la supposition de volontés et d'intelligences analogues à la volonté et à l'intelligence humaine. *Le plus ferme précepte de la philosophie positive est d'abandonner toute recherche sur le commencement et la fin des choses, recherche oiseuse puisque impossible, et qui, bonne pour l'enfance du genre humain, est indigne de son âge adulte.*

A cet âge les voiles et les symboles ne conviennent pas. Or, il n'y a qu'une existence à la fois réelle et idéale comme l'humanité, qui, sans voile et sans symbole, puisse cependant toucher les cœurs, illuminer les esprits et commander tous les services. Sans doute, c'est par la voie rationaliste que commence cette nouvelle création, non pas théologique, mais religieuse. Bien loin d'y voir un empêchement, on doit y voir une condition essentielle de succès, une condition sans laquelle rien ne pourrait se faire. Penser le contraire, c'est se laisser tromper par l'état actuel des religions, qui, en effet, se soutiennent aujourd'hui par le côté affectif. Mais, pour connaître ce qu'il en est, quittons la décadence présente et remontons aux causes primitives qui les firent réussir. Ce fut le rationalisme qui fraya la voie au christianisme dans le monde païen. Autrement, quelle prise aurait eue la nouvelle foi sur les hommes ? Le paganisme avait ses êtres surnaturels, ses âmes qui survivaient après la mort, son paradis et son enfer. Bien plus, ce dut être une rude épreuve et un déchire-

ment bien douloureux pour la conscience païenne, de quitter cette croyance qui lui offrait des dieux partout présents, qui peuplait le ciel, les airs, les bois, les montagnes et jusqu'au foyer domestique de divinités familières, et mettait incessamment l'homme en contact avec les objets de son adoration. Mais le côté rationaliste l'emporta : le polythéisme était discrédité dans toutes les intelligences; et comme il n'y a pas de progrès intellectuel qui ne s'accompagne en définitive d'un progrès moral, le christianisme ne pouvant pas être supérieur au paganisme intellectuellement, sans l'être moralement, les grands bienfaits qu'il apportait aux hommes achevèrent sa consolidation définitive.

*Toujours donc le rationalisme précède et fonde. Lui seul subjugué l'esprit, dont l'insurrection formidable brisa le paganisme et brisa présentement le christianisme. Or, devant l'idéal nouveau qui se forme, il n'est plus d'insurrection pareille à redouter, car le connaître est le but suprême de toute science.*

Couronnement de toutes nos spéculations réelles, mathématiques, physiques, biologiques, l'étude de la vie collective nous fait suivre dans la longue durée des siècles la croissance des sociétés, leur civilisation graduelle et la formation de l'idée suprême d'humanité à mesure que tout s'améliore autour de nous et au dedans de nous. Ce seul tableau suffit pour constater combien l'idéal nouveau l'emporte sur l'ancien. Que l'on compare la stérilité des notions vagues et contradictoires que suggèrent les êtres théologiques avec la fécondité des notions positives que suggère l'humanité, et l'on aura mesuré exactement l'intervalle qui sépare le régime théologique du régime positif.

A une si profonde satisfaction intellectuelle est liée une non moins profonde satisfaction du cœur. Ce n'est pas en vain que dans les hommes qui sont rentrés dans les ombres éternelles nous voyons des aïeux et des pères; ce n'est pas en vain que, dans les hommes qui jouissent avec nous de notre commun soleil, nous voyons des frères et des compagnons de labeur; ce n'est pas en vain que dans les hommes qui naissent et naîtront, nous voyons nos enfants et la plus chère partie de nous-mêmes. Plus l'homme vit au dehors de son égoïsme, plus il se sent amélioré et heureux. C'est un indicible bonheur que d'avoir de ces affections idéales et désintéressées. Si la patrie a inspiré tant et de si touchants dévouements, que ne fera pas l'humanité, patrie universelle?

### Culture morale, scientifique, esthétique (1849).

La morale dans son ascension historique, doit sa culture individuelle au paganisme, sa culture domestique au christianisme; elle devra sa culture sociale à la philosophie positive. Si, comme le christianisme, cette philosophie damnait les idolâtres; si, comme la philosophie critique, elle répudiait le christianisme pour contracter je ne sais quelle alliance avec le paganisme, elle deviendrait, ainsi que toutes les sectes, particulière et exclusive, et la morale ne pour-

rait pas faire, au delà du point chrétien, un progrès qui la fonde et l'organise. Mais comme la philosophie positive réconcilie toutes ces discordances religieuses, philosophiques, politiques, la notion de l'Humanité sort pleine, entière, efficace, et, avec elle, une morale irrévocablement dirigée vers le grand idéal que nous perfectionnons à mesure qu'il nous perfectionne.

L'agent essentiel de la rénovation est l'éducation positive telle qu'elle a été définie par Auguste Comte. Là est la meilleure égalité; et, en même temps qu'elle est la meilleure, elle est la seule qu'il soit possible d'atteindre et de fonder. On se trompe quand on recherche l'égalité matérielle: celle-ci est en contradiction insurmontable avec les inégalités naturelles des individus. On ne se trompe pas quand on recherche l'égalité d'éducation; celle-ci est en concordance avec les besoins essentiels du monde moderne et l'unique moyen d'y satisfaire. Les chrétiens avaient pleinement raison en théorie, comme ils l'ont eu en fait contre les Juifs, quand, au lieu d'un Messie temporel et conquérant les royaumes ils ont cru à un Messie spirituel et réformant les cœurs. L'éducation positive abreuvant chacun aux mêmes sources, établit entre les supérieurs et les inférieurs temporels une inestimable égalité.

C'est la plus démocratique des conditions sociales, et, partant la plus morale. Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée suffisante de la puissance que prendra l'opinion publique quand elle sera ainsi appuyée sur une éducation commune. Les tendances convergentes d'une telle opinion, le nombre immense des échos qu'elle trouvera, les délinquants eux-mêmes rendant en leur for intérieur un secret hommage aux règles sous lesquelles ils auront été élevés, tout agira avec intensité pour comprimer les rébellions de l'intérêt individuel et rendre prévalente la légitimité de l'intérêt général... Où, dans les grandes crises, trouve-t-on ces entraînements irrésistibles, sinon dans les multitudes qui vont de gaieté de cœur et sans arrière-pensée là où la religion, la patrie, la République les appellent.....

De même nature est la rénovation qu'éprouve l'autre élément de la force morale, l'élément féminin. La connexion est nécessaire, et déjà des historiens sagaces ont reconnu que la condition des femmes est, chez les diverses populations humaines, la mesure du progrès social. Ici, une éducation meilleure, et surtout une éducation dont les bases sont communes avec celle des hommes, de sorte qu'on ne verra plus ce dissentiment si ordinaire aujourd'hui et si pernicieux, l'homme méprisant ce que la femme adore; ici, le côté affectif mis au-dessus du côté intellectuel, le cœur au-dessus de l'esprit, la sociabilité au-dessus de la personnalité, ce qui est si pleinement et si heureusement conforme à la nature féminine; l'affection devenant la grande affaire d'une société où l'Humanité est l'idéal, et tendant toujours à subordonner comme des serviteurs l'intelligence qui construit les théories et l'activité pratique qui les applique; les élégances délicates, si précieuses à la vie féminine, pénétrant de toutes parts dans le prolétariat; des habitudes de sociabilité charmante, qui n'ont jusqu'à présent été qu'une exception, s'étendant aux

plus humbles conditions et y apportant une chaleur et une lumière qui n'y avaient jamais paru : telles sont les légitimes conséquences qu'entraîne avec soi l'établissement du régime positif.

Sous cette influence, il se formera, si je puis ainsi parler, une opinion publique féminine; c'est-à-dire que sans sortir de la vie de famille et tout en restant fidèles à leur vocation, les femmes auront une part considérable dans la direction des sentiments et des mœurs. Aujourd'hui toute la machine sociale est en dissolution: les femmes, par le côté affectif, sont retenues aux institutions du passé; les hommes, par le côté intellectuel, sont entraînés vers les entreprises révolutionnaires. Mais quand le cœur et l'esprit seront réconciliés, les femmes reprendront au nom de la sociabilité nouvelle, un empire si amoindri par l'anarchie actuelle, et avec plus de générosité, partant avec plus de force, on verra re fleurir ces sentiments de tendresse et de vénération qui, dans l'âge chevaleresque, ne furent jamais l'apanage que d'une classe très restreinte.....

Le premier service que rend le régime positif est d'établir la cohésion là où domine l'incohérence... Le second service c'est de créer l'histoire scientifique. Jusque-là, qu'ont pu être les prétendues histoires des sciences, sinon une collection laborieuse de faits, qui maintenant attend la véritable critique? Mais du moment que l'on aperçoit la science comme un grand fleuve dont les sciences particulières sont les affluents, on tient toute la liaison des choses et des idées. On comprend pourquoi en biologie, les anciens ne sont jamais allés au delà des notions statiques ou anatomiques, demeurant toujours incapables de passer aux notions dynamiques; c'est qu'il leur manquait une science intermédiaire, la chimie. On comprend pourquoi la sociologie ne devait surgir que vers notre temps; car ce fut seulement alors que la biologie prit une constitution définitive. La philosophie positive est un sommet élevé d'où l'on découvre tout le pays parcouru, les accidents du terrain, le tracé des routes, la voie des cours d'eau. *Mieux que personne j'ai pu me rendre compte du service rendu, quand m'étant approprié cette philosophie et l'appliquant à des études qui m'avaient occupé tant d'années, je les vis prendre sous cette lumière nouvelle, une lucidité qui leur manquait, et partant susciter en mon esprit un bien plus vif intérêt.....*

### Distinction de la Religion d'avec la Théologie (1851).

C'est l'office essentiel, mais en même temps la difficulté perpétuelle de la philosophie positive, d'avoir non pas à suivre le courant facile d'opinions trop souvent inconsistantes et contradictoires, mais à établir un régime intellectuel et moral qui, tout en faisant justice des opinions, qui ne sont pas tenables, donne satisfaction aux sentiments qui sont excellents... Trop antithéologique pour le déisme,

trop religieuse pour l'athéisme, elle est en égal dissentiment avec l'un et l'autre.....

La théologie et la religion, longtemps tenues pour une seule et même chose, longtemps confondues en une notion commune, sont pourtant fondamentalement distinctes. L'une est transitoire, l'autre est permanente. Tant que les notions des hommes ont été théologiques, la religion a été théologique nécessairement, mais, aujourd'hui que les notions des hommes deviennent positives, la religion devient positive aussi .....

C'est une chose merveilleuse et captivante que de contempler comment l'histoire, en apparence si bornée et si incohérente, a peu à peu dessiné la grande et souveraine figure de l'Humanité. Venez avec moi, penchez-vous un moment sur cet abîme du passé. L'Humanité, qui présentement nous apparaît déjà si radieuse, où est-elle en ses commencements? Un voile épais la cache aux hommes d'alors, et leurs yeux sont trop faibles pour le percer... Pendant que la légende imagine et remplit glorieusement un office indispensable, la réalité, humble et petite, amasse patiemment ses trésors. L'Humanité ne sera connue que quand les hommes connaîtront le séjour qu'ils habitent; et les astronomes mesurent le monde et les voyageurs explorent la terre. Elle ne sera connue que quand les phénomènes qui nous entourent cesseront d'être des merveilles inexplicables; et des esprits ingénieux captivent la foudre, décomposent la lumière, assujettissent la chaleur et surprennent le secret des combinaisons moléculaires. Elle ne sera connue que quand des notions positives auront été acquises sur les conditions de la vie; et des mains actives sondent les organes délicats des végétaux et des animaux, et rapportent une ample moisson de vérités imprévues. Elle ne sera connue que quand l'histoire, jusque-là dispersive, deviendra réellement son histoire; et, au temps voulu par l'évolution commune, l'histoire laisse deviner son unité fondamentale complétant, par un dernier travail, l'immense travail de cette nouvelle révélation.

De même que c'est le couronnement de toute notre histoire, c'est aussi le couronnement de toute notre science. *Jadis et conformément au milieu où elles agissaient, la théologie et la métaphysique, sa servante, donnèrent leur démonstration de l'existence divine. Semblablement la science positive donne aujourd'hui la démonstration de l'existence de l'Humanité.* .....

C'est le couronnement de toute notre morale. La morale théologique a formé dans l'âge païen les héros et les sages, dans l'âge catholique les saints, les pieuses femmes et le vrai mariage. Mais elle trébuche aujourd'hui devant la tâche sociale qui échoit au pouvoir spirituel. Fonder la morale sociale et conserver la doctrine théologique est impraticable; car la doctrine soulevant l'indomptable insurrection de l'esprit moderne, le cœur n'a jamais permission de prendre son légitime ascendant. L'Humanité concilie ces dissidences,

qui, sans elle, demeureraient à jamais inconciliables. Devant elle, qui est la vérité même, l'esprit s'incline sans s'humilier, accepte un joug qu'il reconnaît salutaire, et se plait à obéir. Alors on peut donner, sans crainte de provoquer l'insurrection intellectuelle, pleine carrière à tous les sentiments d'amour et de bienveillance, de dévouement et de fraternité, de reconnaissance et de pitié, sans lesquels la société ne pourrait se réorganiser. Ames tendres, qui aimez à vous plonger dans les douceurs profondes d'une tendresse désintéressée, tournez les yeux vers cet idéal; l'Humanité vous promet comme récompense suprême le bonheur de la servir. Pauvres, qui portez péniblement le poids de votre misère, l'Humanité a travaillé à rendre votre sort moins dur, à vous affranchir en s'affranchissant, à vous racheter en se rachetant. Et vous, riches, qu'au sein du bien-être attristé plus d'une fois, quoi qu'on dise, le souci de la souffrance d'autrui, ne craignez pas d'être bannis de son royaume : l'Humanité saura rendre votre richesse la plus précieuse pour vous, en la rendant la plus fructueuse pour les autres.

C'est le couronnement de toute notre poésie et de tous nos beaux-arts. . . . . Comme l'Ajax d'Homère, qui, enveloppé de poussière et de ténèbres dans le combat, implore de Jupiter un peu de jour, l'art implore tantôt du génie de la conservation, tantôt de celui de la révolution un peu de jour et de lumière. Le jour et la lumière s'avancent et les nuages se dissipent. L'Humanité apporte un nouveau type de beauté. Poètes, elle vous demandera des chants; peintres et sculpteurs, elle vous demandera des toiles et des marbres; architectes, elle vous demandera des temples; musiciens, elle vous demandera des harmonies. Et de cette inspiration commune donnée à tous les génies créateurs, il naîtra pour les siècles à venir ce qui nous manque à nous, génération révolutionnaire, ce qui fut accordé dans une certaine mesure à l'âge polythéistique et à l'âge catholico-féodal, la contemplation du bon et du vrai dans la beauté idéale.

S'il est vrai que le paganisme fut rétrograde dans sa lutte contre une doctrine meilleure, s'il est vrai que le christianisme l'est maintenant, on doit pourtant proclamer hautement comme une des plus essentielles vérités de l'histoire, que les religions, lors de leur pleine maturité, sont la concentration la plus heureuse et la plus efficace de toute la science, de toute la morale, de toute la poésie des sociétés. Justement parce qu'elles sont la forme réelle de la spiritualité humaine, il n'est, dans l'ordre spirituel, rien qui ne découle de cette source profonde... C'est une nouvelle incorporation de ce que nous savons de plus vrai, sentons de plus moral, imaginons de plus beau qui se réalise aujourd'hui dans la révélation immense et permanente de l'Humanité; c'est une nouvelle dispensation du pain quotidien de la vie spirituelle...

.....

**Idée religieuse de l'Humanité (1854).**

*M. Comte a pleinement raison quand il dit : « Le genre humain devient de plus en plus religieux, à mesure qu'il se développe et que son histoire se prolonge. »* A l'origine, la religion ne peut se manifester que sous la forme théologique; et cette forme implique des conditions mentales qui ne permettent à l'influence religieuse qu'une très faible efficacité. Quand le fétichisme règne sur la terre, le lien religieux n'existe qu'entre les membres de la tribu; mais entre les tribus elles-mêmes, les fétiches particuliers à chacune ne font qu'ajouter aux animosités et aux guerres. Alors, le théologisme est le plus développé, puisque tout, pour ainsi dire, est divinité; mais la religion est réduite à sa moindre puissance, puisqu'elle ne sert à unir les individus que dans le sein de la peuplade. Sous le polythéisme elle prend un notable essor; en même temps que les fétiches deviennent des dieux, les tribus deviennent des cités et des nations; toutefois, il n'y a rien là qui puisse contrebalancer et finalement surmonter les antagonismes; c'est toujours la guerre, mais la guerre conquérante qui fonde les empires et civilise les hommes. Un nouveau et très grand progrès s'effectue par le monothéisme. Durant cet âge, la religion rayonne avec force à travers l'enveloppe théologique, et il s'agit, non plus de dieux multiples qui s'accrochent les uns à côté des autres et qui président aux destinées de leurs nations respectives, mais d'un dieu unique et jaloux qui aspire hardiment à la suprématie universelle. Qui l'empêchera donc d'y arriver? Trois conditions inhérentes au monothéisme, et qui l'ont fait trébucher. D'abord, sa base doctrinale était trop peu sûre pour qu'aucun ralliement fût complet; aussi s'est-il partagé en trois grandes fractions, aussi hostiles réciproquement que le furent jamais les cités antiques, le monothéisme catholique, le Grec et le Musulman. En second lieu, il commence à commettre une profonde et irréparable mutilation en damnant tout le passé polythéistique et fétichique. Comment, dès lors, deviendrait-il universel dans l'espace, puisqu'il ne peut pas l'être dans le temps? En troisième lieu, enfin, pendant qu'il se débat ainsi devant des obstacles insurmontables, l'heure de la décadence sonne pour lui, et une décomposition intestine l'atteint et le travaille. Alors, parallèlement à cette décadence et à cette décomposition de la dernière et plus rationnelle forme du théologisme, et malgré les orages de l'immense révolution où est engagé l'Occident, croît et grandit le sentiment de la fraternité des peuples, de la paix qui doit noblement présider aux destinées futures, de la destruction des privilèges, de la suppression des castes; en un mot, d'une société plus savante et meilleure, aussi bien entre les peuples que dans le sein de chaque peuple. Donc, en fait, les hommes sont devenus plus unis, plus religieux (car qu'est-ce que la religion, sinon lien et union?), non seulement sous l'influence et grâce aux perfectionnements successifs du théologisme, mais encore dans le temps même où le théologisme perd son antique domination sur les intelligences et indépendamment de lui. Plus

l'histoire marche et se prolonge, plus la religion fait de progrès dans le genre humain.

L'homme n'a jamais été sans religion, et il l'est aujourd'hui moins qu'en aucun temps. Le sentiment religieux, pour vivre et s'exercer, a besoin de se fixer sur quelque être qui paraisse ou qui soit réel, et dont on se sente sérieusement dépendant. Jadis il se fixa sur les êtres fictifs dont l'imagination primitive peupla le ciel; de nos jours, il se fixe sur l'existence réelle de l'Humanité. De même qu'à l'approche du christianisme, et pendant la révolution qui accomplit la ruine du paganisme, les esprits et les cœurs penchaient vers la notion, alors pleinement satisfaisante, d'un seul dieu, de même dans notre révolution parallèle, qui accomplit la ruine de l'ordre catholico-féodal, tout se tourne spontanément vers la nouvelle révolution qui surgit à l'horizon du monde. C'est surtout dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle que cette influence a commencé à se faire sentir. Alors servir l'Humanité était dans toutes les bouches et dans les cœurs. Ce siècle, si passionnément négatif et athée, ayant la conscience de travailler pour elle, en avait le profond désir; et quand vinrent l'orage et les rudes épreuves, personne ne broncha, chacun donnant résolument sa fortune et sa vie pour le succès de la grande cause; preuve décisive, comme l'a remarqué M. Comte, de la force des sentiments de dévouement, indépendamment de tout motif de récompense théologique. Les mêmes hommes qui se déclaraient indifférents aux promesses et aux menaces d'une vie future, mouraient sur les champs de bataille ou sur l'échafaud, supportaient la prison, l'exil, la ruine, n'ayant pour tout salaire (et ils le trouvaient suffisant) que la satisfaction d'avoir fait leur devoir et servi la révolution. Ce qui ne veut pas dire que dans l'autre camp on ne sut pas mourir et se dévouer; mais là c'étaient le ciel et les anciens mobiles qui donnaient l'impulsion. Dieu et le roi, disait-on d'un côté; la République et l'Humanité, disait-on de l'autre.

Pour avoir la pleine et religieuse notion de l'Humanité, il ne suffit pas de vouloir la servir; il faut encore savoir que nous vivons dans sa dépendance étroite; que nous tenons d'elle tout ce que nous sommes, et qu'elle seule nous donne, avec le pain de la vie corporelle, le pain de la vie spirituelle. Ce sont là les deux termes nécessaires auxquels conduit toute l'histoire.

Ces deux termes, la volonté de servir et l'étroite dépendance, se confondent en un seul sentiment, l'amour de l'Humanité. Et ceci n'est point une création arbitraire. L'amour de l'Humanité surgit parmi nous; il inspire des actions, il suscite des dévouements, il dicte des pensées. C'est un sentiment réel et qui a sa source dans une disposition de notre âme. L'homme primitif aime la tribu; plus développé, il aime la patrie; arrivé enfin au point culminant de son développement, il aime l'Humanité. Il y a là les degrés successifs d'un même sentiment fondamental; il n'y a pas à constater un sentiment nouveau, lequel, d'ailleurs, serait radicalement inintelligible. Rien ne se crée dans la nature humaine; et ce que nous y apercevons aujourd'hui de plus grand et de plus beau y a toujours été en germe. Une métaphysique ignorante et qui n'a aucun moyen d'expliquer les sentiments est toujours tentée de les nier. On l'a vue dans le siècle dernier, rayer d'un trait de plume toute une part de notre être et faire de l'intérêt personnel la base de la morale. Mais, ni le sens

commun ordinaire, ni la science qui n'en est que le prolongement, ne permettent ces divagations; et sans pouvoir *expliquer* pourquoi on aime son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses amis et sa patrie, et finalement l'Humanité, on reconnaît ces sentiments comme un fait primordial de notre nature. Il ne reste plus qu'à les développer, qu'à les affermir, qu'à leur faire produire tous les fruits qu'ils peuvent donner, en combattant systématiquement et réduisant au moindre degré possible les sentiments égoïstes, qui sont aussi un fait primordial de notre nature.

Servir l'humanité a été de tout temps; nous le comprenons, maintenant qu'il nous est loisible d'apercevoir cette immense évolution due aux labeurs accumulés des générations. Mais alors on la servait inconsciemment; c'est sciemment qu'il faut que nous la servions aujourd'hui. Différence capitale qui élimine les divagations individuelles, règle les égoïsmes et fait tourner au bien de tous les efforts de tous! Cet unique aperçu (tant il est vrai qu'arrivés à cet ordre d'idées nous sommes réellement à la sommité et au point suprême d'où le reste découle), cet unique aperçu suffit pour fournir un principe de jugement et d'appréciation touchant les peuples, les classes, les individus, les doctrines, tant dans le passé que dans le présent. . . . Ainsi est condamné Julien, qui tenta de faire rétrograder le monde ancien vers le paganisme; ainsi tombe la mémoire de Napoléon, qui tenta de faire rétrograder le monde moderne vers le moyen âge. Et, pour le présent, malgré des préjugés, au reste, décroissant de jour en jour, qui ne sent que le noble, avec son titre désormais inutile, que le riche (je parle de celui qui vit oisivement et égoïstement de sa richesse, ce qui est si fréquent aujourd'hui) doivent être placés moralement bien au-dessous du laboureur qui cultive, de l'industriel qui fabrique, de l'artiste qui charme, du savant qui éclaire?

Dans le système théologique, la définition même de Dieu ne permet pas que les hommes songent à lui être utiles, à le servir. Car que faire à un être que l'on suppose infini, immense, immuable, éternel? Quel service lui rendre? Et comment ajouter à ses perfections et à sa puissance? Aussi, cette impulsion manquant pour nos actions, une compensation se suggéra instinctivement à l'esprit. . . . Le salut personnel devint la seule affaire véritable. Jamais un si complet système d'égoïsme n'avait été organisé dans le monde; et, si de puissants instincts, et, il faut l'ajouter, la sagesse sacerdotale n'avaient pas contrebalancé en partie les effets désastreux d'une telle direction habituelle, la tendance à l'ascétisme individuel et l'aspiration au salut auraient brisé les liens sociaux. La métaphysique athée du XVIII<sup>e</sup> siècle n'eut pas à faire, pour établir sa morale, d'autre effort de savoir et de conception que de s'approprier le dogme théologique. Le salut des théologiens est un calcul personnel tout comme l'intérêt bien entendu des matérialistes. Ceux-ci disent : « Fais bien, car c'est ton intérêt dans cette vie. » La théologie dit : « Fais bien, car c'est ton intérêt dans une autre vie. » La parité est manifeste. Ce n'est donc, on le voit, qu'au prix de grands dommages pour le fonds sympathique de l'âme humaine qu'on obtient l'efficacité attachée provisoirement au dogme des peines et des récompenses après la mort. Plus généreuse, plus noble, plus impersonnelle, plus sociale, en un mot, est l'espérance que suscite l'Humanité. Justement parce qu'on peut lui rendre service, justement parce qu'on

peut augmenter ses perfections et sa puissance, le sentiment de cette action réelle, de ce service effectif, devient une pure jouissance, une satisfaction profonde, une récompense suffisante. L'égoïsme baisse d'autant. Loin d'être cultivé systématiquement, il se trouve systématiquement réprimé. Destination naturelle de la religion qui s'élève, puisqu'elle s'élève précisément au moment où tombent les castes et les privilèges, et où les instincts populaires réclament de plus fraternelles institutions!

Plus on va, plus des doutes graves naissent sur la réalité de l'idée théologique. A mesure que la croyance s'ébranle, l'efficacité du dogme diminue. . . . Mais l'Humanité n'est point une conception fictive, qui ne doive son existence qu'à des inspirations subjectives; elle vit, elle se développe, elle grandit; elle ne se connaît bien qu'à la condition de connaître le monde extérieur, et le monde extérieur est un champ éternel de découvertes et de spéculations; elle a une longue existence, une organisation complexe, une histoire qui se déroule perpétuellement, et cette histoire est une merveille profonde où l'esprit contemplatif peut se plonger sans mesure. Ainsi, pendant que la théologie ou connaissance de Dieu, est frappée d'une stérilité croissante, la sociologie ou connaissance de l'Humanité, est douée d'une non moins croissante fécondité; et le lien religieux qui menaçait de se rompre d'un côté se refait de l'autre et enlace les hommes d'une étreinte et plus sûre et plus étroite. . . . .

*J'ai trop bien aperçu sur moi et sur le petit groupe de disciples comme moi l'efficacité profonde de la doctrine régénératrice, et le contentement dont elle abreuve les âmes, pour ne pas convier à y prendre part. Dans ce temps de déchirement, où les uns se lamentent sans fin sur l'imminence du danger et de la ruine, où les autres se laissent aller à d'ardentes passions de destruction, où beaucoup sont saisis d'un scepticisme énervant et d'une égoïste mélancolie, combien n'est-il pas salutaire de se sentir en pleine communion avec l'immense existence qui nous protège, avec l'idéal infini qui nous absorbe, avec cette Humanité, enfin, qui est l'esprit de notre globe et la providence des générations successives! Combien n'est-il pas salutaire de n'avoir ni à se lamenter sur le passé qui s'évanouit, ni à s'user dans les colères de la destruction négative, ni à se perdre misérablement dans la langueur du scepticisme, mais de vivre l'esprit clair, l'âme sereine et le cœur ardent! . . . . .*

Le nombre des esprits antithéologiques croît d'une façon continue et par l'effet naturel de la civilisation. . . . Le développement incessant des sciences se montre de plus en plus contradictoire et incompatible aux conceptions du surnaturalisme, tellement que, si, par une satisfaction purement individuelle, on retenait l'idée d'un être théologique quelconque, multiple ou unique, il n'en faudrait pas moins aussitôt le concevoir réduit à la nullité et à un office nominal et surrogatoire; car le résultat de l'investigation scientifique est qu'il n'y a dans la marche des choses, tant du monde inorganique

que du monde organique, aucune trace de miracle et de gouvernement d'en haut, et rien qu'un enchaînement de lois modifiables, en certaines limites, par l'action séculaire de l'Humanité. *C'est, comme le disait Laplace, une hypothèse désormais inutile.* Voilà pourquoi les esprits antithéologiques se multiplient sans relâche. Ce sont eux qu'il importe d'arracher à l'état purement négatif; c'est pour eux que renaissent de toute part, sur le sol moderne longtemps tourmenté par la révolution, les éléments de satisfactions religieuses plus élevées et meilleures. . . . .

Aimer, connaître, servir, et, à mesure que nous avançons dans la vie, cultiver le souvenir de ceux que nous avons perdus, tel est le fondement de notre existence morale et de notre félicité permanente. . . . .

Les sciences ont défait toute théologie; mais transformées en une seule science, ou philosophie, elles refont une nouvelle base religieuse pour la société de l'avenir.

Cette base, c'est l'Humanité, seule providence qui travaille pour nous et qui allège le poids des fatalités naturelles, fatalités provenant de trois sources: l'ordre cosmique, l'organisme vivant et la loi des sociétés. Elle s'avance à travers les siècles, existence idéale et réelle à la fois, longtemps ignorée, puis pressentie, enfin se dégageant splendide de ses nuages en notre temps, elle s'avance à travers les siècles, fécondant la surface de la terre, gardant soigneusement l'héritage des richesses matérielles et intellectuelles, et nous améliorant tous de race en race sous sa discipline maternelle et sa bénigne influence.

Elle s'avance, abolissant la guerre, qui fut la dure et sanglante condition des sociétés passées. Alors on ne connaissait que la tribu ou la patrie: l'Humanité n'avait point encore apparu aux hommes.

Elle s'avance, consacrant l'industrie et le travail, qui sera la pacifique et salutaire condition des sociétés à venir. Les mains se détournent du glaive et se dirigent vers les labeurs utiles, afin qu'une civilisation de plus en plus perfectionnée trouve des aliments de plus en plus abondants.

Elle s'avance, dispensant les richesses intellectuelles, si bien qu'il ne faut qu'une brève jeunesse pour apprendre ce qui a coûté des siècles à trouver; elle s'avance apportant une éducation profonde et sans réserve, qui sera le partage des plus humbles conditions. C'est à ce prix seulement que les hommes, connaissant les fatalités réelles qui les bornent, à la fois accepteront les nécessités sociales et obtiendront la somme de satisfactions morales, intellectuelles et matérielles, que comporte progressivement notre nature.

Elle s'avance, donnant une véritable vie à la science, qui toute fragmentaire dans son origine, et tout ignorante de sa destination réelle, prend un corps et un cœur sous cette revivification.

Elle s'avance, rallumant la flamme immortelle de l'art, qui s'épuise dans le désordre de la société et des inspirations négatives.

Elle s'avance, épurant la morale, qui, entravée par la préparation égoïste du salut individuel, sort enfin de la personnalité et s'épand dans la consécration de chacun au service de tous. Pleine et inévitable consommation de l'Histoire ! C'est au moment où les masses populaires, grandissant régulièrement, prennent conscience d'elles-mêmes, que surgissent dans l'Occident une science et une morale en harmonie avec l'immensité des aspirations.

---

## REVISION EN 1878

---

### Examen de conscience de Littré presque *in extremis*.

Les idées exposées dans ces articles (les articles ci-dessus) ne sont pas miennes, elles sont de M. Comte. Je n'étais, ni en bien, ni en mal, capable de les produire...

J'embrassai, il y a vingt-six ou vingt-sept ans, avec une grande ardeur la conception de M. Comte. *Depuis, cette ardeur s'est refroidie.* Je n'ai pas attendu aujourd'hui pour le dire. . . . .

L'évidence de la doctrine positive n'a souffert en mon esprit aucun amoindrissement, et je conserve pour elle toute ma chaleur d'âme et de conviction. Mon échec mental a propos de la religion de l'Humanité me fut une cause de soumettre une fois de plus cette doctrine, qui est devenue ma philosophie, à un rigoureux examen d'étude et d'objection. Cette fois l'épreuve fut décisive, et, pour moi, *la doctrine positive, ayant tous les caractères de ce qui est démontré, a pris rang dans mon esprit à côté des sciences démontrées, la biologie, par exemple, qui est celle avec laquelle je suis le plus familier.* . . . . .

*Je m'attache au plan d'éducation proposé par M. Comte, plan différent de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, aussi bien par la nature et l'étendue des matières enseignées que par l'universalité qui lui est attribuée.* Le premier mouvement est de se récrier contre l'impossibilité d'un pareil programme. . . . .

D'abord, je fais remarquer que, dans la conception de M. Comte, l'éducation est en rapport direct avec un pouvoir spirituel, dont au préalable il suppose l'institution. L'une des fonctions de ce

pouvoir sera de distribuer l'éducation ; de cette façon les professeurs sont trouvés. . . . .

*A travers mes réflexions depuis trente ans, et bien que les circonstances n'aient pas été favorables, je persiste à donner mon assentiment aux idées essentielles de M. Comte, à savoir : changer de base mentale, substituer le savoir scientifique au savoir littéraire qui doit garder sa place, mais non tout primer et universaliser, en l'uniformisant, l'éducation. . . . .*

L'éducation, qu'aucune force ne peut plus désormais séparer du savoir positif, reçoit lentement, mais sûrement, une infiltration graduelle qui tend à la rendre homogène à ce savoir. *Par là, les esprits se modifient, et les opinions publiques se forment. C'est là qu'intervient l'œuvre de M. Comte. Elle donne les formules générales, philosophiques, de ce qui est implicitement contenu dans le savoir positif. De la sorte, elle travaille à transformer en consciente l'élaboration historique ou inconsciente. ELLE EN EST LA LUMIÈRE . . . . .*

Des cinq grandes religions théologiques, le brahmanisme remonte aux origines mêmes de l'histoire, le judaïsme appartient à la haute antiquité, le bouddhisme a vingt-trois siècles d'existence, le christianisme dix-huit et l'islamisme douze. Ces cinq religions ont rempli un grand office ; mais malgré tous leurs efforts, elles sont restées particulières et cantonnées chacune dans une portion du globe terrestre. C'est dans cet état que les trouve la science occidentale. L'expérience est déjà fortement consommée, et le résultat n'en est plus douteux ; la science occidentale exerce une action dissolvante sur toutes les théologies, même les plus arriérées ; aucune n'est désormais à l'abri du savoir positif. *De la sorte, une unité, qui fut irréalisable par la voie théologique, se prépare par la voie positive. . . . .*

Je n'ai donc aucunement exagéré les services des religions en leur temps et à leur point. **M. Comte a pensé que la nouvelle religion, celle de l'Humanité, aurait même vertu pour produire un cycle fécond de morale, de pratique, de science, d'art et d'industrie.**

**La vérité est qu'il faudra bien qu'à mesure que le régime positif prendra des forces, il se fasse quelque chose en ce sens. . . . .**

C'est par l'éducation qu'on s'approchera graduellement du régime positif. Aujourd'hui, dans l'Europe et ses annexes, les hommes se partagent en ceux (et c'est le plus grand nombre) qui restent attachés par des liens plus ou moins lâches aux croyances théologiques, et en ceux qui ne les reconnaissent plus. *Ces négateurs sont déistes, panthéistes, athées, surtout indifférents. Il n'est guère douteux qu'ils n'éprouvent un vague désir de se grouper, mais leurs divergences s'y opposent ; la philosophie positive les invite et les attend. . . . .*

C'est par là que se préparera une homogénéité intellectuelle, plus

ou moins parfaite, qui influera grandement sur l'homogénéité morale. . . . .

*Des générations mal informées ont pu penser que l'homme était quelque chose sans l'humanité : le fait est qu'il n'est rien sans elle. Personne n'a plus fait que M. Comte pour proclamer et établir cette grande vérité. . . . .*

Et la sanction? diront ceux qui pensent que la moralité générale succombera inmanquablement sous les appétits, si elle n'est garantie par une vie au delà du trépas et par un juge dispensateur des peines et des récompenses. . . Je constate, comme un résultat expérimental de l'étude de l'évolution historique que la moralité n'est point sous la dépendance de l'arbitraire individuel et qu'elle est remise à une puissance impersonnelle, à savoir l'action progressive du milieu contemporain. Rien en cela de fortuit, ni de dérégulé, ni d'impuissant. La sanction est réelle. La grande masse des hommes obéit sans résistance à la moralité régnante, et ceux qui s'y soustraient ne le font pas impunément. . . . . La moralité générale a sa garantie et sa sanction dans l'œuvre civilisatrice tout entière, et est de la sorte soustraite à tous les dangers dont on la menace quand la doctrine des récompenses et des peines après la mort s'en retire. . . . .

Durant ces dernières et tristes années, les sciences ont continué leur travail salutaire; et par une coïncidence qu'on ne peut pourtant qualifier de fortuite, elles ont été particulièrement hostiles, toujours sans le vouloir, aux traditions théologiques; je veux parler de voir de l'homme préhistorique dans lequel il est bien difficile de voir un Adam, pas plus qu'un Eden dans les cavernes primordiales. . . . .

Dans cet ensemble, la philosophie positive a obtenu un avantage, partiel, il est vrai, mais que pourtant je regarde comme considérable. Un de ses membres s'est détaché et a trouvé accueil : c'est la sociologie. La doctrine des sociétés, en tant qu'objets naturels, qui doivent être étudiés suivant toutes les règles de la méthode expérimentale, a pris rang dans le savoir moderne. . . Il ne tardera pas beaucoup qu'elle entre dans l'enseignement supérieur; et nous devons faire tous nos efforts pour y amener nos Ministères de l'instruction publique. *Il est vraiment beau de voir le génie de M. Comte obtenir, par l'influence progressive de son œuvre, une telle conquête en un milieu qu'on dirait si peu disposé à se laisser conquérir. . . .*

Sainte-Beuve se refusait à toute philosophie arrêtée. Bien qu'il parle de l'école positiviste comme d'une forte école dont il a le

respect et qu'ici il fasse figurer les lignes générales du système, toutefois, il ne voulait être qu'un libre-penseur et prétendait conserver une indépendance illimitée en ce grand diocèse qui lui doit sa pittoresque dénomination . . . N'en déplaise à cet esprit si éminent en tant de choses et si puissant dans la critique, je reconnais le pouvoir des dogmes et la libre-pensée ne me suffit pas. La hiérarchie des sciences me convainc; la sociologie me démontre quelques grandes lois; et la philosophie qui résulte de cette coordination du savoir humain ne me laisse pas plus aujourd'hui qu'alors la liberté de refuser mon assentiment. Ma prétention est que cet acte de foi philosophique est la conclusion de l'ensemble des actes de foi scientifiques; et c'est la prétention de tous les disciples d'Auguste Comte.

LITTRÉ.

PRINCIPALES  
PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE POSITIVISTE

EN VENTE

Au Siège de la « Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur »

10, rue Monsieur-le-Prince, PARIS

OU CHEZ LES ÉDITEURS DONT LES NOMS SONT MARQUÉS  
ENTRE PARENTHÈSES

- Auguste Comte.** — *Cours de Philosophie*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, 1877 (J.-B. Baillière), 6 vol., épuisés. — *Système de politique positive*, 4 vol., 30 fr. Chaque volume se vend séparément : le 1<sup>er</sup> vol. contenant le Discours préliminaire et l'Introduction fondamentale (2<sup>e</sup> éd.), 8 fr.; le 2<sup>e</sup> vol., contenant la Statique sociale, 6 fr.; le 3<sup>e</sup> vol., contenant la Dynamique sociale, 7 fr.; le 4<sup>e</sup> vol., contenant le Tableau de l'Avenir humain et l'Appendice général, 9 fr. — *Catéchisme positiviste*, 3<sup>e</sup> éd., 3 fr. — *Appel aux Conservateurs*, 3 fr. — *Synthèse subjective*, 1 vol., 9 fr. — *Lettres d'Auguste Comte à Valat*, 1 vol. 6 fr. — *Lettres d'Auguste Comte à J. Stuart Mill*, 1 vol., 10 fr. — *Testament et Correspondances*, 1 vol., 10 fr. — *Essais sur la Philosophie des mathématiques*, 2 broch. à 1 fr.
- Pierre Laffitte.** — *Les Grands Types de l'Humanité*, 2 vol. (épuisés). *Considérations générales sur la Civilisation chinoise*, 1 vol. (épuisé). *Cours philosophique de l'Histoire générale de l'Humanité* (discours d'ouverture), 1 vol., 2 fr. 50. — *Toussaint-Louverture*, 1 broch., 1 fr. — *Centenaire de Diderot*, 1 fr. — *Le Positivisme et l'Economie politique*, 0,50 c. — *La Révolution française*, 0,50 c. — *Considérations générales à propos des Cimetières de Paris*, 1 fr. — *Cours de Philosophie première (Théories générales de l'entendement)*, 1<sup>er</sup> vol., 7 fr. 50.
- D<sup>r</sup> Robinet.** — *Notice sur l'Œuvre et sur la Vie d'A. Comte*, 1 vol., 10 fr. — *La Philosophie positive*, A. Comte et M. P. Laffitte. (Alcan). 0,60 c.
- Camille Monier.** — *Exposé populaire du Positivisme*, 0,75 c.
- D<sup>r</sup> Anton Nystrom.** — *Positivisk Kalander*, Stockholm, 1875, 50 ore. — *Positivisk Andakts-Bok*, 50 ore. — *Dem Gamlatiden*, 1 krona. — *Allman Kulturhistoria eller det Manskliga Lifvet i dess Utveckling*, vi delen (Looström et Komp).
- Om Louise Nystrom.** — *Den Positiva Filosofien*, Stockholm, 1889 (Alb. Bonniers), 1 krona.
- J. Odgers.** — *A positivist Service*, Manchester, 1886.
- Alv. Joag. de Oliveira.** — *Apontamentos de Chimica*, Rio-de-Janeiro.
- J. W. Overton.** — *Saul of Mitre Court a Novel*.
- Jules Rig** (J.-E. Rigolage). — *Résumé de la Philosophie positive d'Auguste Comte*, Paris, 2 vol. in-8<sup>o</sup> (J.-B. Baillière), 20 fr.
- Sabatier.** — *Programme d'éducation positive*, 1 vol., 1 fr. 50.
- D<sup>r</sup> L.-A. Segond.** — *Histoire et Systématisation générale de la Biologie*, Paris, 1851 (J.-B. Baillière), 1 vol., 2 fr. 50. — *Traité d'Anatomie générale*, 1854 (V. Masson), 1 vol., 6 fr.
- D<sup>r</sup> E. Sémerie.** — *Des Symptômes intellectuels de la folie*, 2<sup>e</sup> éd., 1 fr. — *La Loi des trois états*, 1 fr. — *Théologie et Science*, br., 4<sup>e</sup> éd. (épuisé).
- D<sup>r</sup> Teixeira de Souza.** — *Calderon de la Barca*, Rio-de-Janeiro, 1881, in-18.
- H. Stupuy.** — *Œuvres philosophiques de Sophie Germain, avec Notice*, 1 vol., 3 fr. 50. — *L'Orpheline*, 1 acte en vers, 0,50 c.
- S.-H. Swinny.** — *The History of Ireland*, London (Reev. et Turn.), 4 d.
- Louis Tinayre.** — *La Révolution française*, composition allégorique, 2 fr.
- D<sup>r</sup> Kaines.** — *The Beauty of Holiness*, London (Reev. et Turn.), 2<sup>e</sup> éd., 4 d. — *Seven Lectures on the Doctrines of Positivism*, 2 s. 6 d. — *Clairaut's Elements of Geometry* (Trubner), 4 s. 6 d.